



La Presse clandestine en Corse. Eléments de rhétorique du journal Le Patriote

Christophe Luzi

► To cite this version:

Christophe Luzi. La Presse clandestine en Corse. Eléments de rhétorique du journal Le Patriote. Resistenza è machja literaria. Cummemurazione di i 70 anni di a Liberazione di a Corsica, Cunsigliu di a lingua corsa - Accademia corsa di i Vagabondi, Oct 2013, Corte, France. pp. 135-171. hal-01686825

HAL Id: hal-01686825

<https://hal.science/hal-01686825>

Submitted on 17 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Presse clandestine en Corse

Eléments de rhétorique du journal Le Patriote

Christophe Luzi
Ingénieur de recherche au CNRS
Laboratoire « Lieux, Identités, eSpaces, Activités » (UMR 6240 LISA)

Que toutes les communes se lèvent !
Que toutes les campagnes prennent feu !
Que toutes les forêts s'emplissent de voix tonnantes !
Tocsin ! Tocsin !
Que de chaque maison il sorte un soldat.

Victor Hugo, *Aux Français*, 1871

À l'occasion de l'entretien qu'elle accorde au réalisateur Barcha Bauer, Lucie Aubrac rappelle les humbles débuts de *Libération-Sud* en juillet 1941, journal clandestin auquel le mouvement de résistance donne son nom. Elle en explique l'émergence par un simple mot, le *refus* (Bauer, 1998). D'après cette figure de la Résistance, la réaction d'une poignée d'hommes dont font partie Jean Cavaillès et Georges Zérapha, contre le nouvel ordre vichyste, doit être placée sous le signe d'une obligation morale et humaine. Leur refus volontaire s'apparente à un choix et plus encore, à un devoir.

A une époque où, Claude Bellanger le suggère au moyen d'une litote, « la radio de Londres n'est pas tellement écoutée » (Bellanger, 1961 : p. 24), une poignée d'hommes s'inscrit en faux. Ainsi la presse clandestine fait-elle ses premiers pas. Des tracts imprimés circulent sous cape, parmi une poignée d'intellectuels et d'universitaires. D'autres journaux prennent ensuite le relais. On les rédige, on les édite. On les partage. Le catalogue des périodiques clandestins diffusés en France de 1939 à 1945 recense cent quatre-vingt-quinze titres différents, dont un seul pour la Corse (Bibliothèque nationale, 1954 : p. 141) : *Le Patriote zone sud*.

La lutte clandestine pour la reconquête d'une opinion publique « prostrée par la défaite et soulagée par l'armistice, [plongée] dans un état d'apathie généralisée » ainsi que le constate le Père Chaillot à son arrivée à Marseille en décembre 1940 (Bedarida, 1986 : p.60) s'organise la plume à la main, par l'entremise de feuilles dénonciatrices. « Le moment n'est pas venu. Sachez attendre l'heure » porte à l'exergue le numéro inaugural de *Défense de la France* le 10 décembre 1941. *A fortiori* ceci se vérifie-t-il à l'égard de la plus violente et la plus virulente des presses clandestines activistes, la presse communiste, poussée vers une action locale et inter-régionale, aussi désireuse d'éveiller l'opinion de l'intellectuel que celle du manœuvre, et plus que jamais engagée, une fois le pacte germano-soviétique rompu. Sous la férule du Front National, des organes spécialisés se développent, des imprimeries se mettent en place. Damien Vittori, responsable militaire du secteur Golu-Cervione du Front national pour la Corse, témoigne en ces propos (*Corse, de la Résistance à la Libération*, 1985 : p.17-18) :

L'imprimerie clandestine était une arme essentielle pour la mobilisation des patriotes parce que de cette imprimerie sortaient les journaux clandestins et surtout les tracts qui appelaient à la lutte contre l'occupant, les troupes italiennes [...].

Cette imprimerie se trouvait à Bastia. Elle a été, pour ainsi dire, montée à Bastia. De là, transportée à Querciolu, de Querciolu à Sorbu-Ocagnanu. Mais toute la question était après de la transporter en son lieu ; là où elle devait fonctionner, c'est-à-dire dans la région de Porri. J'ai retenu une bête de somme pour le jour J. J'ai profité d'un formidable orage. Je me suis rendu à Sorbu sous cette pluie diluvienne. J'ai chargé avec le patriote qui m'attendait. De là, on a chargé l'imprimerie sur cette bête et je l'ai transportée jusqu'à Porri [...].

La preuve en est, elle a fonctionné sans incidents puisqu'une centaine d'Italiens sont arrivés dans la région. Ils ont fouillé du matin à l'aube jusqu'au soir au crépuscule, sans rien trouver. L'appel de l'insurrection a été imprimé le 9 septembre au matin. Le 9 au soir, il était déjà distribué à Bastia et dans la région. Voilà à quoi a servi notre imprimerie clandestine.

Le journal *Le Patriote* participe de cette expansion sociale des idées révolutionnaires communistes. Il circule en zone libre dès 1941. Son lectorat privilégié touche indifféremment aux mondes citadin, ouvrier ou agro-pastoral. Les populations sont en effet soucieuses des débats sur l'avenir du pays, mais surtout de leurs moyens de subsistance. La métaphore alimentaire utilisée par Henri Michel dans *La Guerre de l'ombre* illustre en outre une importante lutte d'influence en train de se mener. Le bras ouvrier de la France gît inerte, « gavé de propagande vichyste et allemande » (Michel, 1970 : p. 51). C'est au sein d'une telle conjoncture que *Le Patriote*, parmi bien d'autres journaux résistants, procure un outil de réflexion sur la « Révolte », ses nécessités et ses conséquences.

On peut s'interroger d'un point de vue rhétorique et littéraire, sans pour autant occulter le contenu historique de ce journal clandestin, sur la dynamique argumentative du *Patriote*. Cette dernière a trait principalement au discours épideictique, qui formule l'estime et le mépris, le blâme et l'éloge, ainsi qu'au discours judiciaire porté par la volonté de convaincre. Par-delà le caractère informatif du journal, au sein duquel se succèdent de très nombreux articles et entrefilets, on perçoit d'emblée un plaidoyer en faveur de la guerre, accompagné d'une apologie belliciste, d'une mise à l'index du passéisme, de saillies ironiques à l'adresse des collaborateurs et de condamnations nommément prononcées à leur encontre¹. Sans doute est-ce la raison pour laquelle on relève systématiquement sur les exemplaires présents dans les centres d'archives, de très nombreux caviardages sur les articles qui donnent les noms des « traîtres » et des « parias ».

À travers une rhétorique de la célébration et de la dénonciation, le lecteur comprend que les rédacteurs du *Patriote* insistent sur la nécessité du combat, de la vengeance, de la révolte à dessein d'obtenir la liberté. Mais le déni du « passéisme » vichyste révèle un enjeu de taille. Il faut emporter le plus large suffrage possible afin de forcer les rangs de la branche politique et armée du Front National. Encore faut-il dans cette intention mettre sous les yeux le paradigme exemplaire d'une poignée de résistants, nier la propagande en proposant une solution politique alternative, et redorer la symbolique républicaine déchuée. C'est dans cette perspective qui outrepassa le strict contenu historique du *Patriote* que s'impose enfin le recours idéalisé à une mythologie moderne du Martyr et du Sauveur.

¹ Tel est parmi beaucoup d'exemples, le cas du discours prononcé par le maire sartenais de l'époque, Tramoni : « Je dois vous signaler qu'un des champions de la « légalité » vichyssoise était [...], homme de Laval, comme il le déclarait [...] » (« La victoire de Sartène » in *Le Patriote*, 17 janvier 1944).

1. Rhétorique de la presse communiste à travers *Le Patriote* : un plaidoyer pour la guerre

À l'occasion d'une première lecture, les feuilles du *Patriote* frappent l'esprit par les nombreuses itérations lexicales ainsi que les redondances et autres relances diaphoriques dont elles sont essaimées. Le journal s'étale sur 4 pages dactylographiées de format réduit. Sur certaines éditions, dont celle du 17 janvier 1944, on dénombre par exemple en une demi-page dix-huit occurrences du substantif « armes » et onze de « ravitaillement », stratégiquement placées en position finale, comme pour se faire écho.

[Les patriotes] ont raison de ne pas rendre leurs armes. [...] N'existe-t-il pas en Grande-Bretagne la *Home-Gard* [...] dont les hommes possèdent en permanence les armes à domicile ? [...] C'est pourquoi [les patriotes] veulent garder les armes payées de leur sang. [...] Il semble que l'on ait peur du peuple en arme [...] (*Le Patriote*, 17 janvier 1944).

Cette pratique textuelle souligne les requêtes populaires les plus pressantes. Face à la pénurie alimentaire, *Le Patriote* exhorte au combat pour la survie. La stratégie argumentative consiste en fait à établir un lien de consécution, alors que celui-ci n'est que contingent, entre le manque de nourriture et la nécessité de combattre l'adversaire : « [...] aussi une des premières mesures qui s'impos[ent] au redressement du ravitaillement de la population [est] celle de la suppression pure et simple de l'ennemi » (*ibid.*).

Cet argument acquiert une résonance profonde chez de « pauvres gens qui n'ont pas reçu durant de longs mois leurs rations » (*Le Patriote*, 24 octobre 1943), comme se plaît à scander ce journal clandestin, d'octobre à décembre 1943. Inutile d'insister sur la « haine » (*Le Patriote*, 1^{er} décembre 1943) qu'elle engendre contre l'occupant. Si les invectives politiques n'ont pas l'effet escompté chez des paysans « affamés », en revanche la question des moyens de subsistance fait autorité.

Le plaidoyer en faveur de la guerre use donc de procédés indirects pour parvenir à ses fins, à l'exemple de cet amalgame entre les conditions du ravitaillement et les motivations de la lutte. De même, ce n'est pas un hasard si les avis de distribution alimentaire présents dans le corpus du *Patriote* – lesquels précisent à chaque fois les très faibles rations journalières de « sucre », de « pâtes » ou de « matières grasses » etc. – sont contigus à un article au moins sur la « guerre du front ». La position des articles parle d'elle-même.

Dès la première page du *Patriote* figurent en outre les régulières protestations d'un rédacteur anonyme qui invite, en jouant de l'ambiguïté du verbe, à faire « sauter » les affameurs responsables. Le boulanger va finir le nez dans la farine, le boucher va finir par tomber sur un os. Ailleurs, on trouve des appels volontaires, beaucoup plus clairs, et lancés à la cantonade, telle cette allusion au poème de René Daumal : « Nous voulons la guerre, la guerre sainte, la guerre sacrée, la guerre libératrice. Nous la voulons totale et implacable ! » (*Le Patriote*, 1^{er} décembre 1943).

Les titres d'articles relatifs à la défaite ennemie sont aussi placés sous le signe du redoublement, avec les variations assez déroutantes, par exemple depuis les escarmouches locales jusqu'aux lointaines offensives du Dniepr. Ici l'argument est le suivant : nous gagnerons la guerre parce que nous sommes solidaires et qu'il est plus facile de l'emporter ensemble. Ainsi se retrouvent des formules qui regardent l'inéluctable déroute adverse et l'apologie des troupes militaires soviétiques et même

américaines, même si une prédilection très nette prédomine pour les premières. Il est d'ailleurs étonnant de constater que les unes et les autres se côtoient dans un journal communiste, indépendamment de tout clivage politique, ce qui a trait sans doute à l'une des spécificités discursives du *Patriote*.

Conjointement au constat fait sur la déconfiture adverse s'érige une apologie de la « puissante » et « fraternelle » armée rouge rendue plus familière encore par la forte densité textuelle des déterminants possessifs « nos », « notre », « les nôtres » (*Le Patriote*, 6 décembre 1943) ou la désignation « le petit Père »- qui est affectueuse, hypocoristique-et qui désigne le « maréchal Staline » (*Le Patriote*, 6 décembre 1943).

Venons-en à ces répétitions. On retrouve des dizaines de verbes qui renvoient à une même action. Ils indiquent par exemple comment l'armée « cass[e] du boche et du probosche », comment elle « détruit », comment elle « culbute », elle « bouscule », elle « enfonce » ou elle « brise ». Le corps de l'article du 17 janvier 1944 relatif à la victoire du Pripet évoque ainsi « le repli des troupes allemandes », « le détournement des forces », « le repli limité des positions », « les contre-attaques » et « le refoulement des divisions allemandes ». Autant de syntagmes ne renvoient en fait qu'à un seul et même événement, mais sur lequel le ou les auteurs insistent presque très lourdement sur plusieurs dizaines de lignes.

On constate ainsi que l'apologie militariste verse souvent dans l'exagération à dessein d'enthousiasmer les lecteurs, que ce fût à travers les chiffres avancés ou bien des faits d'armes. Certes les succès ne sont pas rares pendant l'Occupation et certains faits ne sont pas exagérés. Par exemple, l'audacieux débarquement du *Casabianca* dans le Fium'orbu, venu d'Alger déposer quarante tonnes d'armes et un bataillon de choc sur la côte orientale corse à moins de deux kilomètres des postes de garde ennemis (Michel, 1970 : p.11 et p.136).

Cela dit, il n'empêche que la défaite allemande subit un discours hyperbolique et souvent disproportionné. La *Wehrmacht* et la *Luftwaffe* font en effet « des efforts gigantesques » (*Le Patriote*, 17 janvier 1944) pour contenir le seul flanc gauche du général russe Vatutine. « L'extraordinaire opération » effectuée par l'armée russe en Crimée lui permet de détruire « toute la puissance militaire dans ce secteur ». On sait que c'est faux, puisqu'elle s'est retirée. Une fois la victoire remportée dans le couloir abruzzien, le huitième détachement Allié débarqué en Italie maîtrise prétendument « tous les secteurs de la côte ». L'enthousiasme des rédacteurs est ici symptomatique d'une volonté de clamer haut et fort leur victoire.

Si on devait résumer en quelques mots, l'écriture du *Patriote* zone sud est bien loin du compte-rendu journalistique. C'est en fait l'écriture des passions qui est ici à l'oeuvre, dont le philosophe Alain rappelle dans *Mars ou la guerre jugée*, qu'elles se laissent plus que jamais manœuvrer en temps de guerre. D'abord il importe d'attiser la haine. L'adversaire est tenu responsable de la pénurie alimentaire et des lourdes difficultés quotidiennes. Puis il faut susciter la joie de la population. Les nouvelles du front sont sélectionnées de manière à ne témoigner que de la déroute adverse, de ses faiblesses, et non de ses éventuelles victoires. Enfin il incombe au *Patriote* d'éveiller l'amour du peuple pour la guerre ou pour la liberté, grâce à un éloge inconditionnel des armées adjuvantes ou de leurs exploits titanesques ; sans aucune mention de ses échecs.

2. L'appel à la révolte

Les articles du *Patriote* témoignent d'un principe qui fait glisser le lecteur toujours vers les mêmes thèmes, à savoir l'indignation ou la révolte mais sans jamais les rendre abstraits. *Le Patriote* fait son miel des anecdotes, pour véhiculer des idées. Rares sont

les passages qui concèdent quelques lignes aux théories politiques ou à l'affrontement des idéologies.

Ainsi en est-il des articles du « rouspéteur » qui s'insurge régulièrement contre des mesures discriminatoires que chacun vit au jour le jour, la répartition inéquitable de « deux tonnes de bougie », les rations disparues de « trois cents grammes de viande » qui reviennent aux cartes de grosseur, sans citer les traitements de faveur que s'octroient les occupants, « lits confortables, cabinets de toilette et tout... » (*Le Patriote*, 18 octobre, 24 octobre 1943, 17 janvier 1944). Les articles s'achèvent par des menaces proférées avec humour contre les « affameurs ».

On peut parcourir le *Patriote* d'un regard très spontané certes, mais on constate ainsi qu'un véritable travail de modalisation s'opère sur le discours. Prenons l'exemple des éloges ironiques qui saluent la couardise des administrateurs.

Bravo la mairie !

C'est très bien d'avoir affiché l'emplacement des bureaux avec fiches indicatrices dans les couloirs...

C'est très bien d'avoir publié les nouveaux numéros de téléphone...

[...]

C'est très bien d'avoir toujours le sourire et de répondre aimablement aux administrés.

C'est très bien...

Ah ! Monsieur le maire, qu'il aurait aimé pouvoir écrire cet article...(*Le Patriote*, 18 octobre 1943).

D'autres journaux clandestins insistent moins sur le fait divers quotidien que sur des invectives, des formules frappantes, mais plus générales. On pense à *Action* et à *Unité combattante*, beaucoup plus idéologiques, qui associent habituellement, et sur un mode toujours redondant, la légitimité vichyste à une « forfaiture » et l'attentisme à un « crime », un « manquement à la Patrie ».

Devenant peu à peu un crime, le délit de passéisme se retrouve ainsi dans des passages du *Patriote*, tout comme à l'exergue d'*Unité combattante* et d'*Action*. « Pour les Français [y lit-on] où qu'ils soient et quels qu'ils soient, le devoir simple et sacré est de combattre par tous les moyens dont ils disposent ». Force est de constater que l'originalité du *Patriote*, bien plus nettement que pour ses homologues, consiste à extraire des événements de la vie courante et s'en servir comme d'un appel à la révolte.

Ici se situe le point de rupture avec une autre presse clandestine fondamentalement versée dans des réflexions théoriques, à l'exemple des fameuses éditions du *Pantagruel*, en l'occurrence celle d'octobre 1940 où Raymond Deiss analyse avec profondeur les motifs de « l'intégrité nationale » et de « l'identité française » qui construisent une théorie moderne sur l'identité collective.

Créé sous l'égide de Jean Moulin, le Bulletin d'Information et de Propagande destiné aux réseaux clandestins qui diffusent 70 journaux et 800000 exemplaires en octobre 1943 (*Le Patriote*, 18 octobre 1943), rechigne ainsi à mentionner l'anecdote au profit d'enjeux politiques et militaires.

La lecture permet de constater que les rédacteurs veulent éveiller la pitié puis la révolte en mettant sous les yeux les martyrs. Un rédacteur anonyme fait ouvertement part des circonstances dans lesquelles survient la mort de Danielle Casanova « au camp de concentration d'Auschwitz, en Haute Silésie » où les nazis la retiennent prisonnière avec d'autres travailleuses Françaises

entassées par centaines dans des cabanes où elles ne peuvent même pas dormir allongées, dévorées par la vermine, sous-alimentées, exténuées par des travaux physiques de quatorze et seize heures par jour, gardées par des chiens policiers, où elles subissent des honteuses brimades et des sévices affreux (*Le Patriote*, 18 octobre 1943).

A l'esprit vient une littérature très profuse qui a gravé indéfectiblement ces sévices dans la mémoire : Primo Levi, Robert Merle, David Rousset, Simonie Veil, Jean Cayrol, Maurice Blanchot, Erich Maria Remarque. Il n'est pas indifférent non plus que parmi les nouvelles diverses, de nombreuses renvoient au thème de la révolte sanguinaire. Car elles sont sélectionnées dans le but de montrer l'exemple, de fournir la preuve par le nombre. Elles ne sont pas le fruit d'actions « terroristes » sporadiques (*Le Patriote*, 24 octobre 1943) comme se plaisent à les désigner les autorités vichyssoises, mais au contraire d'une lutte en voie d'accomplissement. La confiance du singulier se retrouve par la conscience du nombre. Elle enhardit les lecteurs à agir dans la droite ligne des pionniers clandestins.

Toutefois la recension des exemples violents ou des solutions radicales choisis par le comité de rédaction du *Patriote* témoigne d'un fossé infranchissable, entre d'une part les « activistes » communistes et d'autre part les attentistes chrétiens ou gaullistes qui optent généralement pour une action concertée et mûrement réfléchie. Dans l'édition du 22 et 23 mai 1944, un article fait de même référence à une « justice populaire » dont ont été victimes quatre informateurs de la Gestapo au Danemark. Parce qu'ils militent en faveur d'une révolte immédiate et sans condition, les rédacteurs partisans du *hic et nunc* mettent sous les yeux des vengeances sanglantes sciemment choisies pour leur spontanéité vindicative.

De surcroît ils enhardissent la population à de telles pratiques. Des listes d'« anti-patriotes » sont publiées dans les colonnes du journal. Une fois le nom des traîtres divulgué et leur mort cautionnée, tous les garde-fous à l'acte vengeur s'effondrent. La réalité rattrape les idéaux de résistance.

Nous [membres du Front National] comptons sur les patriotes pour que les fugitifs soient appréhendés.

Nous comptons sur les patriotes pour que l'opération s'étende à tout le département (*Le Patriote*, 18 octobre 1943).

L'instinct de révolte et la vengeance ne sont nullement mis à l'index, mais encouragés chez ces soldats de fortune que de Gaulle nomme les « risque-tout sympathiques », prêts à se faire eux-mêmes justice. *Le Patriote* présente les exécutions sommaires comme la condition *sine qua non* à une victoire « totale » qui surviendra le jour où « tous les fauteurs seront châtiés ».

3. Résurgences de l'activité mythique

Quel dessein s'assigne un discours prononcé en faveur de la vindicte populaire ? La réponse n'est pas évidente. *Le Patriote* zone sud écrit dans l'intérêt de s'accaparer la bienveillance politique des foules en répondant à leur horizon d'attente – la liberté, le pain, la révolte –, il convient d'examiner attentivement les procédés discursifs qui servent à en motiver le soulèvement. Le postulat à démontrer, est qu'il faut raviver la glorieuse mémoire française d'une part, et nier les idées reçues sur la « pitié », autrement dit la faiblesse de la résistance d'autre part.

Ceci se vérifie tout d'abord par le biais des modalités d'énoncé. Une prise de conscience fondamentale s'impose et *Le Patriote* s'en fait l'écho : le Peuple est une force qui va. Aucun ennemi aussi formidable soit-il, ne l'a jamais vaincue. Dans son appel radiodiffusé depuis Alger et retranscrit dans les colonnes du *Patriote*, un membre du Front National adresse cette injonction à la cantonade : « Que l'Armée, l'Armée de la Nation, une armée animée du haut idéal patriotique [...] se lance impétueusement à l'assaut ! » (*Le Patriote*, 18 octobre 1943).

Au fil de sa déclaration faite à l'assemblée consultative, un délégué du Front National fait usage à plusieurs reprises dans son discours des verbes opérateurs modaux « devoir » et « falloir » qui introduisent dans l'énoncé une modalité déontique. Ainsi on relève onze occurrences de « falloir » sous sa forme intrinsèquement impersonnelle en quarante-huit lignes, ce qui donne une idée de sa densité textuelle. Quant aux itérations placées en position anaphorique à chaque nouveau paragraphe, elles produisent un effet de répétition éloquent pour l'auditoire ou le lectorat.

Il faut supprimer le marché noir [...]. Il faut reconstruire [...]. Il faut continuer l'épuration [...]. Il faut pratiquer une politique hardie en faveur du peuple [...]. Il faut que cessent les lenteurs [...]. Il faut pratiquer une politique hardie en faveur du peuple [*sic*]. Il faut mobiliser [...]. Il faut leur laisser les chefs [...]. Il faut créer des unités [...] (*Le Patriote*, 6 décembre 1943).

Les exemples cités renvoient au passé glorieux des « Francs-Tireurs et Partisans de quatre-vingt-trois » ainsi qu'aux « va-nu-pieds superbes de quatre-vingt-treize » (*Le Patriote*, 18 octobre 1943). L'intention est de raviver dans la mémoire collective les victoires du peuple que Maurice Aghulon interprète à raison comme l'une des icônes de l'imagerie républicaine.

Car le souvenir est vecteur de dynamisme. L'indomptable force populaire, constitue un atout universel. L'on doit continuer à « défiler dans les rues », à « couler » telles les eaux débordées et impétueuses de la métaphore fluviale qu'emploie aussi le philosophe Alain dans *Mars ou la guerre jugée*. Loin d'être relégué à des temps révolus ou coupés du présent, les marches et les conquêtes grandioses du passé doivent montrer la voie du devenir.

Il faut que la France prenne résolument la tête de la campagne de l'Occident pour l'ouverture d'un véritable second front, du front total qui abrègerait nos souffrances et précipiterait la chute d'Hitler (*Le Patriote*, 1er décembre 1943).

L'emploi de l'indicatif présent qui actualise la victoire s'inscrit dans une continuité sémantique : en effet ce n'est pas la possibilité d'un succès futur qui se profile à travers *Le Patriote* mais bien la certitude inébranlable qu'il s'accomplit. Il ne tient qu'à la population de participer au grand mouvement qui est en marche.

Ainsi le futur est remplacé par le présent omnitemporel. *Le Patriote* sert à actualiser l'existence d'une « armée » intérieure comme si elle existait alors que les Alliés refusent de s'appuyer sur des contingents d'hommes démunis, essaïmés et en voie de formation : « Patriotes de France, vous êtes prêts [...] à réaliser l'insurrection nationale, inséparable comme l'a dit le général de Gaulle, de la Libération nationale ». La diffusion journalistique de telles déclarations fait écho à un travail de contre-propagande destiné à démentir les bulletins d'information vichystes et Allemands qui portent la *Werhmacht* aux nues.

Il apparaît donc que les enjeux militaires et armés ne dépendent pas de cet unique ressort mais aussi de la « grande petite guerre » menée auprès de la communauté et qu'Henri Michel désigne par son fameux oxymore. Des indices textuels prouvent que *Le Patriote* s'engage dans ce substitut de la violence qu'est la guerre psychologique, compensatrice et annonciatrice de la prise d'armes.

Dans son ouvrage *Le Vol du vampire*, Michel Tournier interroge par exemple la fonction du mythe au sein des sociétés directement placées sous le joug totalitaire ou sous le pouvoir dérivé des régimes de censure. On a évoqué plus haut le mythe du

Martyr avec Danielle Casanova. Le mythe du Sauveur dont parlent Maurice Aghulon et Raoul Girardet est lui aussi très présent.

La légitimité du Sauveur ne lui revient pas de droit. Elle naît d'aspirations collectives conjointes. Elle est façonnée par le peuple. Non seulement il s'identifie à lui sans son consentement, mais il porte aussi en lui toutes les attentes et les espoirs communs. André Malraux évoque à ce propos du général de Gaulle : « Il a porté la France en lui, un peu le prophète »¹.

Ici la place du Sauveur est occupée par des « patriotes anonymes ». L'un des auteurs évoque ce que pourrait être « l'idéal » d'un Patriote. En serrant de près les motifs et les volontés qui sous-tendent l'engagement du peuple et en tentant de les exprimer le plus fidèlement possible, cet auteur parvient sans doute à rallier l'opinion des lecteurs avec la sienne, très violente et vindicative.

[Les patriotes] ont voulu eux-mêmes être des vainqueurs. Ils jugeaient que la libération ne serait point digne de son propre nom si le sang de l'ennemi ne coulait de leurs propres mains et s'ils n'avaient point leur part dans la fuite de l'envahisseur (*Le Patriote*, 24 octobre 1943).

Cet argument s'avère indispensable selon Raoul Girardet car il contribue d'une part à une forme collective de « restructuration mentale » en montrant un nouvel exemple à suivre, et d'autre part à une « restructuration sociale » puisque le Sauveur regroupe sous son effet toute une communauté en perdition. Le journal clandestin contribue par certains articles à rebâtir ce mythe. Autour des « patriotes » s'aggrave selon le principe de Girardet une constellation d'images laissées par l'Histoire dans l'inconscient collectif.

L'édification du mythe du Sauveur est en conséquence indissociable de l'investissement individuel apporté par celui qui en parle. Cette complémentarité s'accompagne d'abord d'une lame de fond populaire, autrement dit le mouvement spontané d'angoisse et de peur grâce auquel un ou des hommes incarnent tous les espoirs. C'est à cet endroit qu'interviennent la radio et la presse clandestine, en particulier *Le Patriote*, dont le rôle consiste à brandir le spectre effrayant de la crise dans l'intention de détourner l'opinion populaire vers la révolte et la résistance, pour indiquer habilement une voie d'ouverture vers le Sauveur et toutes les formes de représentation qu'il peut revêtir.

Le Patriote zone sud, fonde et caractérise l'écriture de la presse clandestine. Son analyse suggère qu'une simple relation d'événements saillants choisis parmi l'actualité est rendue difficile du fait des intentions pragmatiques auxquelles l'assignent ses rédacteurs. Employé dans les hyponymes variés de l'éloge et de la dénonciation, le discours démonstratif détourne l'urgence et la détresse quotidiennes contre l'Occupant. L'implantation d'un marché noir et l'impossible circulation des biens et marchandises qu'entraînent les restrictions alimentaires statufiées par les *diktats* allemands tout comme la législation vichyste jouent en leur défaveur. Ainsi servent-elles à reconnaître le bien-fondé d'une guerre intérieure, que justifient *a fortiori* les victoires du front de l'Est, aux échos enthousiastes.

De telles manœuvres sur les passions pourvoient le Front National groupé sous la bannière communiste de nouvelles recrues conquises aux idées politiques, et que *Le Patriote* identifie clairement à l'esprit de la Résistance. Aucun exposé idéologique n'y contribue pourtant. Car l'éventail des faits injustes qui marquent la vie quotidienne sert non seulement d'illustration simple, connue et donc compréhensible par tous, mais aussi de moyen efficace pour attiser l'instinct de révolte.

Parallèlement le travail de contre-propagande consiste à redonner confiance en la population pour que renaisse le sentiment naguère étouffé de la victoire. Le journal clandestin introduit à cet effet une suite d'idées reçues sur la cohésion politique, l'unité infrangible de la Résistance, son soutien populaire, sa légitimité au regard du monde qui défont en même temps la propagande adverse. Terme après terme, *Le Patriote* apporte des contre-arguments aux constats d'évidence formulés par cette dernière.

Le recueillement dans la défaite achoppe sur la solidarité agissante. À la sélection ethnique et intellectuelle qui fonderait un droit à la vie sociale s'oppose la force baroque, profuse et hétérogène de la démocratie. L'honneur et la dignité servent d'entrave à l'indifférence. L'esprit d'insoumission que cautionne la tradition révolutionnaire fait obstacle à la perte programmée de l'identité française. Ce jeu d'antithèses ne se borne pas seulement à nier l'argumentaire adverse. Il ouvre aussi la voie à une revalorisation des symboles républicains déchus. Pour obvier à l'épuration du décor, le journal clandestin sert à les réintroduire comme monnaie d'échange quotidienne.

Requises en raison d'une volonté commune à rendre le système idéologique soutenu par *Le Patriote* aussi naturel et persuasif que possible, les forces vives de l'imagination sont elles aussi mises en branle. À la faveur de nombreux articles élogieux, l'exemplarité des martyrs et du Sauveur lui servent par exemple d'étai.

Pour ces premiers, le texte journalistique se charge de réminiscences à l'exemple de la littérature clandestine. Des rapprochements s'effectuent entre d'une part leurs actes de bravoure, les circonstances de leur arrestation ou de leur mort et d'autre part la geste de personnages mythiques sinon présents dans la conscience du grand public, du moins dans l'inconscient collectif. À cet interdiscours en faveur de la mythification des martyrs, la poésie engagée apporte aussi sa pierre d'appoint. Quant au mythe du Sauveur, il bénéficie amplement de l'opportunité d'un contexte de crise sociale. Une fois destituée l'image populaire du Héros que s'était octroyée la propagande vichyste, la population éprouve le besoin de pourvoir une place laissée vacante dans le paradigme des figures protectrices de la paternité. Ces espoirs et ces attentes qu'elle ne sait où verser profitent à des figures aussi inattendues que le général de Gaulle par exemple, pour le motif qu'il est le seul à réunir les circonstances d'un exil dû au pouvoir inique et d'un retour triomphateur dans lesquelles l'Histoire plonge régulièrement les grands hommes aimés du peuple.

Références bibliographiques

Le Patriote. Quotidien du front national, édité par le Comité Départemental de la Libération Nationale, 1943-1944.

Articles :

« Les Éditions de Minuit et la littérature clandestine » in *Les Chemins de la mémoire. Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives*, Paris, Ministère de la Défense, numéro 110, septembre 2001.

« La Presse clandestine » in *La Documentation par l'image : la Résistance*, Paris, Nathan, numéro 54, mai-juin 1995.

ROUART Jean-Marie, « Ces dreyfusards sous Vichy » in *Le Figaro littéraire*, sous la responsabilité de Jean-Marie Rouart, numéro 17627, cahier 3, 12 avril 2001.

ROUART Jean-Marie, « Les Chrétiens dans la Résistance » in *Le Figaro littéraire*, sous la responsabilité de Jean-Marie Rouart, numéro 17591, cahier 3, 1^{er} mars 2001.

Chapitres d'ouvrages :

MICHEL Henri, « La Presse clandestine » in *Histoire de la Résistance*, Paris, P.U.F., « Que sais-je ? », numéro 429, 1975, p. 81-90.

POULAIN Martine, « La Censure » in *L'Édition française depuis 1945*, sous la direction de Pascal Fouché, Cercle de la Librairie, 1998, p. 556-59.

Livres :

BEDARIDA François et Renée, *La Résistance spirituelle, 1941-1944 : les Cahiers clandestins du Témoignage chrétien*, Paris, Albin Michel, 2001.

BELLANGER Claude, *Presse clandestine 1940-1944*, Paris, Armand Colin, « Kiosque », 1961.

Corse, de la Résistance à la Libération, CDDP de Haute-Corse, 1985.

CHAUVET Paul, *La Résistance chez les fils de Gutenberg dans la Deuxième Guerre mondiale : témoignages*, Paris, Chauvet, 1979.

DOUZOU Laurent, *La désobéissance : histoire du mouvement Libération-Sud*, Paris, Odile Jacob, 1995.

La Presse clandestine 1940-1944, Colloque d'Avignon les 20-21 juin 1985, Avignon, Conseil Général de Vaucluse, 1986.

MICHEL Henri, *La Guerre de l'ombre*, Paris, Grasset, 1970.

MICHEL Henri, *Les Courants de pensée de la Résistance*, Paris, P.U.F., 1962.

ROUX-FOUILLET Renée et Paul, *Catalogue des périodiques clandestins diffusés en France de 1939 à 1945*, Paris, B.N., 1954.

WIEVIORKA Olivier, *Une certaine idée de la Résistance : Défense de la France 1940-1949*, Paris, Seuil, « L'univers historique », 1995.

Film :

Le Refus, réalisé par Barcha Bauer, La Lanterne, France 3 Rhône-Alpes/Auvergne, 1998, 36'15".